Document généré le 25 avr. 2024 16:57

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Inabritées

Virginie Savard

Numéro 155, automne 2017

Chaque nuit au treizième coup, dis des clameurs étranges, chante !

URI : https://id.erudit.org/iderudit/87471ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Savard, V. (2017). Inabritées. *Moebius*, (155), 99–102.

Tous droits réservés © Moebius, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Inabritées

Virginie Savard

la nuit lèche
la sueur des cauchemars
sur nos corps cassés

(le goût métallique
du canon
entre nos lèvres)

nous nous berçons
du chant
des ivrognes
et des noctambules

(leur chant de bêtes
une fête intime)

nous pourrions
peut-être
exploser

la lumière
s'écroule
entre nos omoplates

sous les éraflures
notre peau percée
nos os et
nos clameurs
se cabrent

(nous hurlons

nos nuits en pointillés
nos lundis fendus
nos mères ensevelies)

nos corps
aspirés
dans la chorégraphie de nos
essoufflements

les ciels frelatés
de nos fenêtres

les oiseaux pleuvent
épuisés

et
nos cadavres
piétinés
sous le pas
des jours

se désorganisent

l'effondrement
sera
temporaire

nous ne nous
noierons pas

nous barricaderons
les bouches
béantes
de nos terreurs nocturnes

et

(dressées
dans la torpeur ardente
de nos dépossessions)

crèverons l'abcès
pour jouir

en motifs rococo
en marées d'équinoxe
en pétillements
au creux des oreilles

et quand les odeurs échevelées
qui pendent à nos cous
s'éteindront
il ne restera plus d'espace
dans nos corps fracassés
pour l'absence

nos cadavres seront
des planchers de danse
où s'effondrent les bêtes